

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Le voyage à Pandémonium

Louis Hamelin



Numéro 25, printemps–février 1991

Erreur sur le numéro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Hamelin, L. (1991). Le voyage à Pandémonium. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 31–40.

*Fait chaud.* Surtout ça qui le tenaillait. La grande vitre rectangulaire, traversée par l'irradiation du paysage, écrasait l'intérieur du compartiment de sa chaleur de métal embrasé. Le type passa une main très moite sur son front liquéfié, puis remua faiblement sur son séant.

*Je me demande si...* Le moindre effort lui coûtait des torrents de sueur. Il se résolut néanmoins à plonger sa dextre dans les profondeurs tièdes et salées de sa poche de pantalon. Après avoir tâonné un moment, il en tira un bout de papier autrefois rigide qui maintenant se gondolait mollement, tout imprégné d'humidité. De la main qui tenait le papier, par un réflexe qu'il jugea aussitôt ridicule, il intercepta une goutte qui venait de se détacher de son menton. La minuscule bombe liquide s'écrasa pesamment sur le billet, juste à côté de l'espace où s'étalait, avec cette suffisance un peu cynique qui est propre aux chiffres, un numéro fort d'une huitaine de digits.

*Bon Dieu quelle chaleur.* Destinée à nulle autre que son humble personne, cette remarque lui parut pourtant tomber à plat. Il tourna son visage vers le dehors et le sentit cuire aussitôt sous l'assaut des ondes étincelantes. Le ciel était invisible dans sa blancheur exaspérée. Les yeux presque fermés, le front fortement plissé, il essaya de contempler le spectacle coulant que, sans cesse, le train laissait dériver vers l'arrière. Pour autant qu'il pût en juger, le sol apparaissait nu et comme calciné, parsemé de maigres arbustes tordus, et il n'y avait absolument rien d'autre à voir. Il crut distinguer le contour hésitant d'un vautour en vol mais, rapidement, il n'en fut plus certain du tout. La violence de la touffeur qui emplissait l'air rejetait son regard dès que les yeux faisaient mine de l'élever.

*Je me demande...* Il doutait de plus en plus. À côté de cette torture mentale, le carcan incandescent de la canicule et la soif grandissante qui était en train de prendre possession de lui faisaient figure de moindre mal. Il décida qu'il lui fallait de toute urgence s'ouvrir au contrôleur de son trouble et attendit le prochain passage de l'homme à casquette.

*Lui saura dire si.* Le voyageur se mit à guetter, avec une insistance vigilante, le seuil du compartiment. Il fallait bien que le contrôleur fit son office. Celui-ci avait déjà arpenté plusieurs fois le couloir vibrotant, allongeant un pas rigide au-dessus de ce plancher qui valsait sous l'impulsion du convoi. Mais il n'avait encore manifesté aucun intérêt pour ce ticket dont notre ami avait acquitté le coût en bonne et due forme et dont il ne demandait qu'à voir confirmer, sinon l'authenticité, à tout le moins la validité. Au besoin, lors de l'apparition suivante, il ne faudrait pas hésiter à interpeller l'officiel. Mais la chaleur véritablement accablante commençait à lui ôter, il s'en rendait compte avec un malaise croissant, tout sens de l'initiative. Il n'y avait plus que ce train curieux qui étirait son tortillement d'acier à travers une plaine submergée par les vagues irréelles de la fournaise. De plus, le convoi effectuait des arrêts fréquents, de durée variable, qui s'étiraient parfois en des délais extrêmement irritants. On finissait par nourrir la conviction intime et insupportable que le véhicule serpentin se trouvait plus souvent en position repos qu'en marche normale. On avait l'impression de nager en plein mirage.

*Ça s'en va nulle part, tout ça...* Son collet bien fermé lui serrait la pomme d'Adam et il devinait que sa figure devait offrir, à ce moment, un aspect rougeaud plutôt désagréable. Or, sans pouvoir se l'expliquer avec le degré de cohérence souhaitable, il tenait malgré tout à ce décorum déplacé, à l'étreinte collante de cette chemise bien boutonnée qui, une fois essorée, aurait suffi à remplir un baquet de bonnes dimensions. Il restait même assis très correctement, guindé, comme à l'aube d'une comparution. Pour rien au monde, il n'aurait seulement retroussé ses manches.

*Ah. Voilà. Non. Oui.* Un pas s'imposait au milieu des lancinements bien rythmés de la ferraille lancée sur la voie. Son attention se raffermir, il parvint même à se raidir encore un peu, malgré cette sensation de fonte dans tout le corps, mais c'est une créature d'allure vulgaire qui défila derrière le panneau de verre surmontant la porte d'accès au compartiment. La poitrine ballait grotesquement, bien en vue, complètement dénudée, et une mimique obscène sur les lèvres de la femme se transforma en très nette grimace lorsque leurs regards se croisèrent un bref instant. Elle disparut et notre ami, qui n'avait eu droit qu'au buste, se plut à imaginer son derrière se dandinant dans la pénombre. Le découpage de cette moitié supérieure

d'un corps humain lui donna d'ailleurs l'occasion de s'interroger sur la vraie nature du réduit qu'il occupait. Compartiment ou couchette? À sa connaissance (mais la mémoire des faits courants est faible), les simples compartiments de train s'ouvraient en général sur le couloir central sans que leur accès fût restreint par aucune sorte de porte ou cloison. Par contre, dans l'hypothèse où on lui avait assigné une couchette, pourquoi l'existence de cette vitre rendant toute notion d'intimité assez aléatoire? Occupait-il donc un bat-flanc ou une banquette ordinaire? Les yeux brouillés, il s'engluait dans cette élémentaire distinction.

*Bon. Ah. Disons que. Monsieur le contrô...* Il se trémoussa et essaya de décoller ses fesses de la cuirette du siège transformée en glu. Puis il s'abandonna à une érection dont il surveilla la progression rapide avec un sentiment de gêne qu'il ne tentait même pas, en son for intérieur, de justifier.

*La trépidation du train, voilà. Comme Apollinaire dans Les Onze Mille Verges, ce personnage infailliblement allumé par les déplacements ferroviaires.* Trois ou quatre quidams passèrent encore, le col défait, hilares et bruyants. Il voulut détourner les yeux mais ne le fit pas, et se montra franchement agacé par leur tintamarre déjà avalé, digéré par les contorsions ahanantes du long boyau, par les contractions péristaltiques des raccords entre les wagons. Il parvint ensuite à jeter un coup d'œil à l'extérieur, s'y buta à la même apothéose calorifique et, s'épongeant le front une fois de plus, bouleversant ainsi le réseau des rides qui servait maintenant de déversoir à la cascade des sécrétions, il voulut rassembler ses esprits.

*Hum.* Le billet semblait prêt à se défaire au creux de sa main. Enfin, il vint à se montrer, celui-là: le contrôleur. Un teint très foncé, méridional, à la limite du moricaud, avec des bacchantes effilées, un sourire sévère, la couperose et un air de ruse railleuse distillé par les yeux noirs. L'attitude du passager, à cet instant, ne signala sans doute aucune équivoque (on aurait pu, sans forcer la note, la qualifier de suppliante), car le préposé fit glisser la porte coulissante et se tint devant lui, soufflant dans ses narines, interrogateur. Tout dénotait chez lui une ivresse bien contenue. Il attendit que l'autre, cloué sur son siège, articule ses doléances.

— Voilà, commença patiemment le passager, j'ai de bonnes raisons de croire qu'une malheureuse erreur a été commise lors de

l'achat de mon billet. Pour tout dire... je voudrais vous demander... où nous trouvons-nous en ce moment? Je soupçonne fortement ne plus être sur la bonne voie, vous comprenez?

Il s'efforça d'éclaircir sa voix, raisonnable, et punctua sa question d'un regard de biais en direction de l'étendue morne et torride qui glissait le long de la fenêtre panoramique, grand fleuve de pierraille surchauffée se gauffrant à la rencontre du ciel.

Le contrôleur ricana franchement puis, contrefaisant le désarroi de son interlocuteur, il fit, les lèvres en rond :

— de bonnes raisons de croâre que, soupçonne fffffortement, malheureeeuse erreecur.

Sa peau olivâtre présentait au soleil une surface luisante, mais cet homme-là, malgré le rigoureux uniforme de serge noire dans lequel il s'enfonçait jusqu'au cou avec aisance et avantage, et malgré la lourde casquette bien calée sur son crâne, ne paraissait absolument pas souffrir de la chaleur. Il reprit, plus sérieux :

— Vous savez, on se retrouve toujours ici par l'effet d'une erreur quelconque. Ce n'est quand même pas ma faute à moi et il n'y a pas de quoi en faire un plat.

Notre passager fut curieusement rassuré par ces propos mais, presque aussitôt, il se mit à entretenir de sérieuses réserves à l'endroit même de ce sentiment neuf et fragile. Il avala, la gorge râpeuse, puis :

— Et Pandémonium? C'est encore loin?... On croirait parfois qu'on n'avance pas du tout, ajouta-t-il après une pause, comme une arrière-pensée.

Se heurtant à un silence prolongé, il se secoua :

— Et d'abord, vous n'avez pas répondu à ma première question : à quelle hauteur nous trouvons-nous, en ce moment?

Le contrôleur balaya remarques et interrogations d'un vif revers de la main, puis il s'empara d'une flasque qui avait discrètement bombé la poche de sa veste et s'envoya prestement une rasade, donnant ensuite tous les signes d'une brutale satisfaction. Une femme à demi nue déambula lascivement le long du couloir et il sembla bien que le contrôleur lui décochait un clin d'œil de connivence. Il se râcla le gosier et quand il parla, ses mots prirent

une consistance glaireuse qui n'affecta heureusement pas son louable souci de précision.

— La formulation exacte de votre première question était: où nous trouvons-nous exactement? Or, je me permettrai de vous répondre: sur l'équateur, évidemment.

Il eut un geste vague du côté du panorama découpé par la baie vitrée, comme pour souligner l'évidence en question. Il se mouilla les moustaches et entreprit de les lisser, la mine absorbée. Notre ami se demanda ce que pouvait bien contenir la bouteille plate qui regagnait maintenant sa place, toujours prête à servir, épousant le contour de la poitrine au soulèvement placide. Le liquide possédait à première vue la clarté de l'eau, mais on devinait, à une certaine exagération de sa limpidité, le feu tapi dans les molécules. Ah, de l'eau! Le passager rêva une seconde du contact apaisant de l'élément contre sa langue desséchée, et il toussota:

— Pour plus de sûreté, je vous offre de vérifier mon billet immédiatement, tenez, ce sera toujours une bonne chose de faite, pas vrai? Ah, à propos... fait rudement soif, dans le secteur. Seriez-vous assez aimable pour m'indiquer la direction de la buvette? Quoique... suis-je bête! Je parie qu'elle se trouve à la queue, naturellement!

Le contrôleur abaissait une prunelle mauvaise sur l'homme assis. Il repoussa durement la main qui tendait le ticket et s'écria, bourru et outré:

— En voilà un bavard! Et le wagon de queue à part ça! Vous n'y pensez pas!

Puis, sans transition, il parut s'attendrir légèrement:

— C'est beaucoup trop loin, voyons. Vous n'avez pas idée de la longueur de ce train, mon pauvre ami. On ajoute de nouvelles voitures tous les jours. Que croyez-vous qu'il arrivera, le jour où le wagon de queue rejoindra la locomotive de tête, hein? Allez, vous qui aimez tant poser des questions!

L'autre haussa les épaules, un brin déconcerté.

— Eh bien, martela le contrôleur catégorique, on construira un tunnel!

Une lueur de triomphe émana du fond de son globe oculaire. Impatienté, sur le point de devenir désagréable, le passager lança négligemment :

— Oui, bien sûr... Bien. À propos, vous le vérifiez, ce billet ?

Le contrôleur était déjà dans le couloir, agitant sa main poilue comme pour le calmer.

— Pas maintenant ! glapit-il sans se retourner. Plus tard... On verra ça, vous voulez bien ?

Ses exclamations se perdirent dans le roulement feutré et hoquetant du train.

— Vous n'y pensez pas ! l'entendit encore gémir notre ami tandis qu'il s'éloignait à grands pas.

Resté assis, le pauvre passager se gratta le menton, transformé pour la circonstance en pommeau de douche, et il éprouva, plus que jamais, la pénible impression d'être en train de fondre, de se répandre en petites rigoles sur la banquette crevassée. Il essaya de se lever, n'y parvint pas et se laissa retomber de tout son poids sur le siège qui grinça. Il remua et la cuirette crissait sous ses fesses. Puis il regarda dehors et faillit échapper un cri : une plage somptueuse avait remplacé le désert. On voyait la ligne écumeuse des vagues courir à quelque distance, parallèle au chemin de fer. Et surtout, on apercevait des êtres humains nombreux et nus comme des vers qui s'adonnaient en toute liberté à une copulation monstre, effrénée. Une partouze de tous les diables se déroulait là, à un jet de pierre du ballast, sur le beau sable doré que venaient humecter doucement les embruns salés. Notre ami se frotta les yeux : la vision perturbatrice se dissiperait d'elle-même, sans doute. La soif était en train de lui troubler l'esprit, voilà tout.

*Je vais aller boire un bon coup, moi. N'importe quoi, du moment que ça me mouille le... Non c'est de l'eau, de l'eau glacée qu'il me faut.* Il se sentit honteux d'avoir parlé à voix haute mais, cette fois, sa tentative de redressement fut couronnée de succès et il se balança quelques instants, en vertu d'un équilibre instable, avant de gagner la porte du compartiment que le contrôleur n'avait pas refermée. Le long couloir sombre s'offrit à lui. Il passa d'une voiture à l'autre, avançant d'un pas de plus en plus rapide sans rencontrer personne, sans apercevoir âme qui vive. Les femmes d'apparence légère

s'étaient évanouies et il en conçut un regret. Les scènes de la plage l'avaient émoussillé.

*Apollinaire, les vibrations...* Vite convaincu de l'impossibilité d'atteindre le wagon de queue, il chercha le cabinet de toilette. Dans sa présente condition, une simple gorgée d'eau tiède rivaliserait de grâce avec tout un verre de nectar. Au bout d'une énième trémulante voiture, tandis qu'il commençait à sérieusement s'essouffler (quelle chaleur, décidément!), il finit par découvrir un étroit lieu d'aisance d'une malpropreté incroyable. Le moisi, la mousse florissaient partout sur l'émail marqueté de macules jaunes, brunes, un vrai daguerréotype! Il ne put néanmoins se retenir: une eau saturée de rouille s'écoula du robinet et il en but goulûment, sans pouvoir réprimer une grimace où le soulagement le disputait à grand-peine à la répugnance pour cette saveur âcre, métallique qui maltraitait ses papilles gustatives.

*Pouah! Médiocre désaltération, mais...* Il croisa le contrôleur dans le couloir. Le contrôleur ne fut pas content:

— Ah, vous voilà, vous! Voulez-vous bien retourner tout de suite à votre compartiment! J'étais bien disposé à contrôler votre ticket, tantôt, mais vous n'y étiez plus... Votre présente situation m'apparaît d'ailleurs d'une régularité tout à fait douteuse, je vous en informe dans votre meilleur intérêt.

— Contrôlez-le tout de suite, s'empressa d'offrir notre ami, dardant déjà le problématique document entre son pouce et son index.

— Ce n'est pas l'endroit, opposa fermement le contrôleur, qui fit mine de partir.

— Attendez! implora l'autre. Où peut-on manger un morceau, sur ce train? Il doit bien y avoir un wagon-restaurant, ou alors une cantine mobile, non? Je crois que je n'ai rien mangé depuis deux bonnes journées.

Il était plein de bonne volonté. Il disait n'importe quoi, juste pour le retenir. Cette chaleur n'était guère de nature à favoriser les fringales irrépessibles. Hochant la tête, le contrôleur posa sur lui un regard navré.

— Une cantine mobile... Ah ça!... (imitant de nouveau la voix piteuse de son vis-à-vis) Manger un môrceau? sur ce traagain? wagon-resssaurant?



Secouant la tête, il tira de sa poche un objet qui pouvait revendiquer une certaine ressemblance avec un sandwich enveloppé de papier ciré et le plaça lui-même dans la main ouverte qui tenait le billet.

— Voilâaaah, conclut-il sur le ton d'une immense condescendance teintée de compassion. À la vue de l'aliment, notre passager se sentit forcé de justifier son pieux mensonge et, flairant l'offrande comme s'il avait été aiguillonné par la faim, sans réfléchir deux secondes, il manœuvra pour que le mets rudimentaire, débarrassé de son enveloppe, prenne le chemin de son œsophage. Il avait déjà avalé, sans trop mastiquer, une bonne grosse bouchée quand le feu de l'enfer installa ses foyers dans son palais.

*Aaaahhhh!...*

— Pili-pili, croassa le contrôleur à l'autre bout du wagon. D'origine africaine! Pour la prononciation, je ne suis pas sûr, mais en tout cas, piment plus fort que ça, je vous mets au défi de m'en trouver!

— Attendez, geignit le passager lorsqu'il fut capable d'articuler une suite de sons potables. Donnez-moi quelque chose à boire, vite!

— Tout de suite, cheuf, répondit le contrôleur que l'accent impérial de la requête ne semblait nullement indisposer.

Il s'éclipsa entre deux voitures, dans la section en accordéon, et fut aussitôt de retour, portant avec précaution un verre rempli à ras bord d'un beau liquide translucide. Ne se jugeant guère en état de faire étalage de curiosité, le grand brûlé de la bouche vida le verre d'un trait, sous les yeux agrandis, intéressés de son bienfaiteur. Cette fois, c'est une longue coulée de lave qui lui dévasta les intérieurs. Il eut trop mal pour hurler. Dieu! Cet homme était donc un bourreau?

Par un raffinement spirituel assez pervers, comme s'il avait eu devant lui un convive appréciateur, le contrôleur se hâta d'annoncer:

— Akevitt! Une sorte d'eau-de-vie... De l'aquavit de ligne, Linjeakevitt, vous connaissez? Plutôt fort, hein?

— Vous voulez me tuer! rétorqua l'autre en pleurant.

Il revint à sa place dans les dispositions que l'on imagine. L'eau rouilleuse, puis le piment, et enfin cet incendie plein la gueule qui n'en finissait pas. Il était, à tous points de vue, on ne peut plus malheureux. Lorsqu'il réintégra son compartiment (ou était-ce une couchette ?), une nouvelle surprise l'attendait : il faisait noir à l'extérieur. Les ténèbres, d'une opacité remarquable, ne permettaient de tirer aucune conclusion quant à la nature de la région que traversait maintenant le train. Un mur d'obscurité se dressait contre le flanc de celui-ci. La plage, en tout cas, avait disparu, et les joyeux fornicateurs aussi. Seule la chaleur étouffante, qui avait encore augmenté en humidité, faisait toujours sentir son joug. Il y eut de nouveaux arrêts, de nouveaux départs, toujours en ligne droite, toujours selon la même inflexible trajectoire rectiligne, tout cela dans la confusion uniforme et dense de la noirceur. Affalé sur son banc, le passager savait qu'il était désormais inutile de songer à dormir. Chaleur, soif, désir, tout travaillait de concert et travaillerait toute la nuit à le maintenir dans un éveil douloureux.

*C'est trop, je m'explique pas...*

•

La voix du contrôleur, tonitruante, le fit sursauter. Enfin.

— Billet, s'il vous plaît !

— Oui ! Oui ! Tout de suite !

Il repêcha le papier poisseux au fond de sa poche et l'exhiba, disant encore, la voix vibrante d'espoir :

— Ce train va bien à Pandémonium, dites, monsieur ?

L'autre lui jeta un regard agacé et ronchonna, sous sa moustache, tout en se saisissant du billet :

— Pour y aller, il y va, ça oui, mon ami ! Pour y aller, il y va... Mais pour ce qui est d'y arriver...

Le contrôleur extirpa un énorme cigare d'un étui qu'il avait fait jaillir de sa veste et se le fourra entre les lèvres. Puis il demanda, avec la plus grande civilité :

— Z'auriez pas du feu, par hasard ?

Notre ami fit oui de la tête. Il farfouilla, retourna le fond de sa poche, empressé. Un bout de papier rigide en tomba, puis un carton d'allumettes dont il se dépêcha de tirer une menue flamme, bredouillant, pour la forme :

— Pourvu qu'elle ne soit pas humide, comme tout le reste... Non, je crois que ça va, voilà.

— Votre billet de train, là, il n'a pas été composté, lui apprit le contrôleur sans le regarder.

— Composté ? (La voix était blanche) Composté ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

L'employé de la compagnie des chemins de fer lui prit l'allumette des doigts et, avec une application irréprochable, buta le feu au billet dont il se servit ensuite pour consciencieusement allumer son cigare. Une épaisse fumée à l'arôme meurtrier emplit bientôt tout le compartiment et le passager ne put empêcher sa gorge en flammes de se répandre en explosion de toux. Il tenta de desserrer le col de sa chemise mais n'y parvint pas, voulut se lever mais retomba assis, abasourdi, toussant toujours, les yeux brûlants. Rien ne pouvait faire taire, dans sa tête, cette voix qui criait encore : *Composté ? Qu'est-ce que c'est ?*

Les restes du billet s'égrenèrent et chutèrent sur le sol, fine poussière noirâtre, suie volcanique.

— Voilà, déclara tranquillement le contrôleur, du ton dont on dit : devoir accompli.

Il disparut derrière l'âcre écran de fumée et on entendit le glissement de la porte coulissante qu'il refermait soigneusement en sortant. Alors, tâtonnant autour de lui dans l'espoir d'échapper il ne savait trop comment au supplice, notre ami le passager sentit soudain sous ses doigts le bout de papier qu'il venait involontairement de ramener à l'air libre, façon de parler, en fouillant au fond de sa poche. Il l'approcha de ses yeux inondés de larmes et l'examina : c'était un nouveau billet de train, en tous points identique au précédent, sauf pour le numéro de huit chiffres, sur la conformité duquel il n'aurait pu jurer de rien. **XYZ**